

Olivier Cochet

CE FIL QUI NOUS RELIE

Roman

jouence
EDITIONS

Dans la même collection aux Éditions Jouvence :

La Lettre à Lila, Vincent Cueff

La Disciple, Vincent Cueff

Celle qui écrivait des poèmes au sommet des montagnes,

Nicolas Fougerousse

Sept jours pour vivre, Valérie Capelle

La Terre est le plus bel endroit du ciel, Françoise Dorn

Le Jour où j'ai ouvert les yeux, Anand Dilvar

Catalogue gratuit sur simple demande

Éditions Jouvence

France: BP 90107 – 74160 Saint-Julien-en-Genevois Cedex

Suisse: Route de Florissant, 97 – 1206 Genève

Site Internet: www.editions-jouvence.com

Mail: info@editions-jouvence.com

© Éditions Jouvence, 2019

ISBN : 978-2-88953-203-2

Couverture : Virginie Cauchy

Mise en pages : Nord Compo

Illustration de couverture : Adobe Stock / © grandfailure

Illustration intérieure : Adobe Stock / © Volchonok

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation réservés pour tous pays.

« La réalité est dure. Elle peut être cruelle et laide. Pourtant, peu importe combien nous nous plaignons de notre environnement et des circonstances, rien ne changera. Ce qui est important, ce n'est pas d'être vaincu, mais d'aller de l'avant avec courage. Si nous faisons cela, un chemin s'ouvre devant nous. »

Daisaku IKEDA

« Plus l'imagination est forte, moins ses résultats sont imaginaires. »

Rabindranath TAGORE

Prologue



*« La pure et fine Blanche Neige,
empreinte de soleils et de lunes,
n'a pas pu voir les hommes
emportés par le vent.
Cette fée de l'hiver
n'a pas senti l'odeur de la guerre.
Elle n'a pas eu le moment de réfléchir.
Mais elle sait que son cœur, pur et jeune,
est rempli de rêves et de rimes
qu'elle n'a pas encore exprimés. »*

Chloe DOUGLAS

Au début, rien.

Uniquement du blanc.

Le blanc du papier.

Pas de mots, pas de lettres.

Juste l'imagination de quelqu'un prêt à soulever une partie du voile. Et derrière ce voile... une main.

La main de quelqu'un bien décidé à tourner la page pour vivre enfin son grand voyage. Mais pas n'importe quel voyage. Un voyage de l'esprit.

Un voyage intérieur.



Elle

« Un fil rouge invisible relie ceux qui sont destinés à se rencontrer et ce, indépendamment du temps, de l'endroit ou des circonstances.

Le fil peut s'étirer ou s'emmêler, mais il ne cassera jamais. »

Légende chinoise

J'ouvre les yeux.

Un froid glacial comprime mes poumons. Ma poitrine est prise en étau. Je ne réalise que plus tard que je suis à demi-vêtue dans la neige, au milieu de nulle part. Qu'est-ce que je fais là ? Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Impossible de m'en souvenir. Me poser ces questions

me vrille le tympan et obscurcit mes pensées. Ne surtout pas refermer les yeux.

Tenir.

Tenir quoi qu'il arrive.

J'essaye de me relever. Impossible. Mon corps refuse de m'obéir. Je bouge alors légèrement la tête, à droite puis à gauche.

Rien.

Me suis-je égarée ? Me suis-je évanouie, perdue par une tempête ? Qu'est-ce que je cherchais à fuir ? Ou à retrouver ?

Mon cœur ralentit. Je dois absolument faire quelque chose. Bouger les mains. Ma main droite apparaît au bout de quelques secondes dans mon champ de vision. Je ne la reconnais plus. Elle est craquelée et bleuie par le gel. Aura-t-elle encore la force de me soulever ? Me permettra-t-elle au moins de ramper jusqu'à ce tamis qui surplombe l'espace à quelques mètres au-dessus de moi ?

Je tente de me retourner pour me mettre sur le ventre. L'effort me paraît titanique. En avalant une goulée d'air, je sens la morsure du froid pénétrer mes os. Plus que trois mètres.

Je rampe comme une forcenée, avec toute l'énergie du désespoir. J'aimerais bouger davantage mais mes jambes ne m'obéissent toujours pas. Je hurle pour me donner du courage. Plus que deux mètres.

Dans deux mètres, je saurai. Je saurai ce qu'il y a après ce talus.

J'entends une détonation. Qu'est-ce que c'était ? D'où cela venait-il ? Était-ce un tronc d'arbre qui chutait ? Ou le tonnerre ? Mes poings, par tous les moyens, tentent de saisir l'extrémité d'une pierre pour me tracter plus haut, mais je ne rencontre que la neige. Cette dernière ralentit ma montée et cette cime, qui est juste devant moi, m'empêche de voir le paysage qui se niche derrière. Mes forces diminuent. Plus qu'un mètre.

J'essaye de ne pas céder à la panique. Ma vue se brouille et mes mains ne me tiennent plus. J'use de mes avant-bras, de mes orteils et de mes dernières forces pour gagner quelques centimètres. Dans un râle, la bouche ouverte, je manque de manger la terre et de m'étouffer. Ma respiration aussi me lâche. Il ne me reste plus, pourtant, que quelques centimètres pour savoir ce qu'il y a de l'autre côté...

Exténuée, je me repose et m'immobilise quelques instants mais je crains que cette halte ne me fige pour de bon. Je ne vois presque plus rien... si ce n'est ce blanc que brouillent mes larmes et cette terre, incrustée dans cette neige, que mes yeux ont tenté péniblement d'affronter.

Ne pas rester là au risque de se laisser engourdir. Bouger, même un tout petit peu. Encore quelques centimètres. Je frictionne mes deux mains et utilise mon menton, mes coudes, mes genoux, tout ce qu'il me reste

de volonté pour traîner ma vieille carcasse qui refuse d'avancer. Je gagne un centimètre ou deux.

Puis je sens quelques brins d'herbe s'éparpiller çà et là, selon le rythme du vent. Au loin, en filigrane, des figures géométriques, mouvantes et floues, se mêlent au ciel et à l'horizon. Que cela peut-il bien être ? Je laisse mes yeux s'habituer à ces volutes vaporeuses montant tranquillement vers les nuages.

Un feu !

Cette vision me donne un ultime sursaut me faisant croire un court instant qu'un espoir, même infime, reste possible. Dans un effort surhumain, je me sers d'un renforcement dans lequel je sens calé le bout de mes pieds pour mieux lever le haut de mon corps. Avec ce qu'il me reste de genoux en guise d'appui, je tente de me stabiliser et, hagarde, finis enfin par voir deux ou trois huttes en contrebas.

Je crie comme une damnée pour qu'une personne, n'importe qui, vienne me chercher et secourir. Rien ne sort de ma bouche. Je tente encore en mobilisant de plus belle mes ultimes ressources. Rien. Juste un souffle. Mon dernier sans doute.

Je m'écroule à même le sol.



Lui

« La vie est une chute d'eau, nous suivons le courant et finissons toujours par tomber. »

Maxime LETERRIER

Et un de plus.

Toujours la même recette.

Toujours cette même joie de conclure les nouvelles aventures de son héroïne.

Après de longues et pénibles nuits blanches à tenter de trouver une fin qui soit satisfaisante, il était enfin parvenu à une conclusion qui allait faire exploser l'applaudimètre. Elle allait surprendre, c'était évident. Non seulement son héroïne, celle qu'il avait façonnée sur plusieurs tomes et qui avait tenu en haleine des millions

de gens, allait mourir... mais elle allait mourir de la plus horrible et mémorable des manières !

Toujours bon pour le buzz et le compte en banque.

Hector Coiviel finissait son vingtième roman. Il s'était fait un nom dans les romans *feel-good*, des œuvres qui lorgnaient fort vers l'univers du coaching et du développement personnel. Et ses dernières œuvres, depuis cinq ans, étaient attendues comme un enfant attend le père Noël ! Il était donc heureux de pouvoir terminer à temps une nouvelle histoire. Ce ne pourrait être qu'un nouveau best-seller, un succès assuré que ses adoratrices, de plus en plus dévouées, dévoreraient en quelques jours.

Sa recette artistique était plutôt bien rodée. Dans chacune de ses œuvres, il glissait une pincée d'exotisme pour faire voyager ses lectrices. Il mettait en scène des personnages attachants, avec juste ce qu'il fallait d'original pour s'évader... sans oublier un zeste de jolis défauts. Il leur collait ensuite un événement tragique à un moment charnière qui les empêchait de réaliser leur rêve... Et un changement de mode de vie finissait tôt ou tard par se dessiner. Cette prise de conscience permettait à chaque fois à ses personnages de se poser les seules et uniques questions qui en valaient la peine : Qu'est-ce que j'ai fait de ma vie ? Le bonheur que j'ai construit est-il dicté par mes rêves, ceux que j'avais enfant ou adolescent, ou bien m'a-t-il été imposé plus ou moins consciemment par des figures devant

lesquelles je ne me reconnais plus ? Qu'ai-je fait pour ne pas concrétiser mes idéaux ? Derrière quelles excuses ou faux prétextes me suis-je abrité pour justifier maladroitement leur non-accomplissement ?

Toutes ces réflexions, Hector Coiviel s'en était fait une spécialité.

Agrégé de psychologie à vingt-quatre ans, il avait, de son propre aveu, vite compris que pour se faire une place dorée dans le milieu ultraconcurrentiel des livres et des idées, il fallait rhabiller de vieux concepts multimillénaires en mots anglo-saxons, le tout teinté de positivisme et de « cool attitude ». Pour vendre des bouquins, c'était bien simple, il fallait faire croire à tous les gens qui les lisaient qu'ils cachaient en eux un potentiel énorme. Un potentiel qu'il suffisait de réveiller en souriant à la vie et en croyant dur comme fer aux forces cosmiques qui régentaient et aimantaient les bonnes ou mauvaises rencontres que l'on était susceptible de faire un jour.

Fort de ce constat, Coiviel avait trouvé un filon imparable. En simplifiant et vulgarisant quelques vieux essais philosophiques sur le bonheur, il avait bricolé un jour une théorie qui lui parut vendable et vraisemblable. Une théorie reprenant aussi bien des idées sur la pensée créatrice que des principes chrétiens venant de la Bible ou de la kabbale. Tant qu'on les collait à des adjectifs stylés et pas trop rigides, comme « holistique » ou « transcendantal », cela se vendait comme

des petits pains. Cela mettait surtout en joie les as du service marketing de la maison d'édition dans laquelle il bossait depuis maintenant plusieurs années.

Sûr de son fait, il avait également glané un ou deux préceptes de Carl Jung, père cofondateur de la psychanalyse, en lui chipant les mots « synchronicités » et « inconscient collectif ». Dans tout ce fatras vaguement New Age, il n'avait bien sûr pas oublié plusieurs principes de physique quantique. Ça faisait toujours bien de dire aux lecteurs le mot « quantique ». Ça impressionnait les esprits sensibles. Encore plus si on citait ensuite Albert Einstein ou Nikola Tesla !

En synthétisant ces différentes sources d'inspiration, il avait créé un mouvement de pensée qu'il avait nommé « le penséisme », ou l'art de concrétiser ses bonnes pensées en croyant mordicus aux pouvoirs phénoménaux – et trop largement sous-exploités – de notre esprit. La métaphore filait bon train et le lecteur avait ainsi régulièrement droit à un jargon aux allures scientifiques et rassurantes. Le dernier en date ? Notre « scissure de Sylvius »¹.

Ce coin près de notre lobe temporal droit, découvert il y a peu par la magie de l'imagerie cérébrale, aurait été selon Coiviel comme une antenne de transistor permettant de capter les pensées tout en pouvant les émettre. Oui ! Il existait apparemment dans un de ces lieux dont seul notre esprit a le secret une force permettant à la pensée d'être propagée. Chose curieuse : on voyait très

bien sur l'imagerie cérébrale, en bombardant le cerveau de positons, le moment où la pensée entrait... et le moment où elle sortait de notre cerveau ! Preuve, s'il en fallait une, qu'une idée, une fois émise, sortait de nous, hors de notre carcasse, prête à être reçue par un autre esprit qui, par son canal, la digérerait, transformerait et diffuserait à son tour !

Le philosophe Alain, sur lequel il avait fait une thèse, ne notait-il déjà pas dans ses écrits :

« N'importe quel être vivant, par sa structure, est un récepteur admirable de toutes ondes ? »

Hector Coiviel en était là.

En mettant un point final à son dernier roman, qu'il jugeait comme l'un de ses meilleurs, il fit ce qu'il avait toujours fait lorsqu'il terminait la dernière page d'un manuscrit : il envoyait dans la foulée un mail à Victoire Cholé, son éditrice, tout en intégrant en pièce jointe sa dernière création. Puis, comme pour mieux attendre le verdict de celle qui le publiait depuis vingt ans, il insérait un CD de Mozart dans le tiroir lecteur de son ordinateur portable.

C'était toujours le même morceau : le concerto pour piano n° 27, le dernier concerto que ce plus grand génie de tous les temps avait composé avant de mourir. Pour profiter de la solennité de cet instant, il tirait les rideaux de sa chambre afin de mieux se laisser habiter et pénétrer par l'ombre et il s'abandonnait à la musique, goûtant enfin aux plaisirs du repos et de la joie du

travail bien accompli. Après avoir si longtemps tenté de maîtriser tous les tenants et aboutissants de sa trame narrative, il allait pouvoir se laisser aller, puisant dans la musique classique le fond d'énergie nécessaire qui lui fallait pour mener à terme cette aventure...

– Et un succès de plus, se disait-il, l'air réjoui, un !

Du plus profond de son être, il pensait que cette nouvelle réussite allait de nouveau l'emmener loin, sur les chemins de la gloire et du succès... Mais il se trompait.